COUP D'ŒIL

N° 164.

SUR

LA MENSTRUATION

ET

QUELQUES MALADIES

PROPRES AU SEXE.

THÈSE

PRÉSENTÉE ET PUBLIQUEMENT SOUTENUE A LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE MONTPELLIER,

LE 31 AOUT 1837,

par Michel FARRAN,

DE TERRATS (PYRÉNÉES-ORIENTALES),

POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR EN MÉDECINE.

L'accroissement, la menstruation, la gestation, l'enfantement, la lactation, l'âge critique entraînent des oscillations qui sont ce qu'on appelait les orages et les révolutions de la vie de la femme.

Ribes, *Disc. sur la vie de la femme*, pag. 18.

Les hommes ne sauraient être indifférents sur tout ce qui regarde les femmes.

Roussel, *Syst. phys. et mor. de la femme.*

MONTPELLIER,

Chez Jean MARTEL aîné, Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue de la Préfecture, 10.

1837.

Faculté de Médecine

DE MONTPELLIER.



PROFESSEURS.

Messieurs :

CAIZERGUES, Doyen, *Supp.*
BROUSSONNET.
LORDAT, *Examinateur.*
DELILE.
LALLEMAND, *Examinateur.*
DUPORTAL.
DUBRUEIL, Président.
DUGÈS.

Messieurs :

DELMAS.
GOLFIN.
RIBES.
RECH.
SERRE.
BÉRARD, *Examinateur.*
RENÉ.
RISUENO D'AMADOR.

PROFESSEUR HONORAIRE.

M. Aug.-Pyr. DE CANDOLLE.

AGRÉGÉS EN EXERCICE.

VIGUIER, *Examinateur.*
KÜHNHOLTZ.
BERTIN.
BROUSSONNET.
TOUCHY.
DELMAS.
VAILHÉ.
BOURQUENOD.
FAGES.
BATIGNE.
POURCHÉ.
BERTRAND, *Suppléant.*
POUZIN.
SAISSET.
ESTOR, *Examinateur.*

La Faculté de Médecine de Montpellier déclare que les opinions émises dans les Dissertations qui lui sont présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.



Aux Mânes

DE LA PLUS TENDRE MÈRE

ET

DU PLUS CHÉRI DES FRÈRES.

Regrets!

Antè leves summo pascentur in æthere cervi
Et freta destituent nudos in littore pisces,
Quàm nostro illorum *labatur pectore vultus.*

VIRG.

A MON PÈRE.

Tu n'as cessé de me combler de bontés, ton cœur a été inépuisable en sacrifices...... Que je suis heureux aujourd'hui de pouvoir t'offrir un témoignage public de ma vive reconnaissance! Ah! crois-le, je le serai doublement, si les soins de la tendresse filiale et les ressources d'un art que je dois à tes bienfaits peuvent servir à prolonger tes jours. Que Dieu conserve ta vieillesse!...

A mon oncle Bonaventure Farran.

Puissé-je comme vous mériter l'estime et la confiance de mes concitoyens!

M. FARRAN.

A M. ANGLADA, médecin à Thuir.

En plaçant votre nom sur ma thèse, je satisfais à l'impulsion de mon cœur.

A mes Frères Jean, Paul, Sébastien.

Réunis tous trois dans cette page, vous le serez toujours et aussi étroitement dans mon cœur.

A MES COUSINS

J. Parahy, M. Parahy, M.-P. Nabona.

Pouvais-je mieux vous prouver mon estime qu'en vous mettant au rang de ceux qui me sont chers!

A mon cousin JOSEPH MODAT.

Tu dois trouver ici une place, puisque tu en as une dans mon cœur...... Un grand bien, un grand bonheur dans la vie, c'est un véritable ami..... JOSEPH, *tu l'es pour moi!*

A TOUS MES PARENTS.

Témoignage d'estime et de considération.

M. FARRAN.

AVANT-PROPOS.

Mulieri succurrere disco.

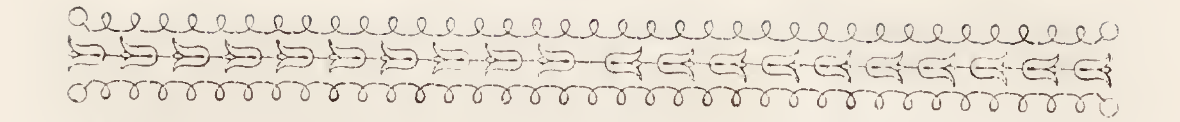
L'ÉTUDE du beau sexe a toujours eu de grands attraits pour les philosophes de tous les temps, et mérité l'attention des observateurs de tous les siècles, et surtout des médecins.

Quoi de plus digne, en effet, de nos méditations que l'étude de la femme, qui mérite tant de nous! Elle nous porte dans son sein, elle nous enfante au milieu de la douleur, elle nous nourrit de sa propre substance. Eh! que deviendrait l'enfant au berceau, cet être impuissant et faible? Que deviendrait encore le vieillard, traînant avec chagrin les débris et les ruines de son existence, si la femme ne les entourait des soins tendres et affectueux qu'exigent l'aurore et le crépuscule de leur vie? Sans la femme, quels seraient nos plaisirs, nos délices, au milieu de notre course,

le plus beau temps de notre existence? Sans la femme, que serait enfin la société dont elle fait le charme et le plus bel ornement?

A côté de tant de bienfaits et de jouissances que nous procure ce sexe charmant, si nous examinons ceux dont il jouit, que trouvons-nous? Mille maux qui assiègent cet être délicat, qui ne semblait fait que pour les plaisirs et que pour partager les biens dont il nous comble. Aussi, sensible à ses maux, nous avons choisi pour dernier acte probatoire quelques maladies des femmes, considérées d'une manière générale. Celles qui nous ont le plus intéressé sont l'aménorrhée, que nous avons fait précéder de quelques mots sur la menstruation, la chlorose, les hémorrhagies utérines, les engorgements des seins, le prolapsus de matrice, etc.; enfin, nous avons terminé par quelques mots sur les soins que réclame l'âge de retour.

Comme ce n'est pas à des juges sévères, mais à des professeurs généreux que nous soumettons ce travail imparfait, nous pensons qu'ils voudront bien descendre jusqu'à notre faiblesse et considérer notre dissertation avec des yeux indulgents.



COUP D'OEIL
SUR
LA MENSTRUATION
ET
QUELQUES MALADIES
PROPRES AU SEXE.

Summa sequar vestigia rerum.

Puberté.

On donne le nom *puberté*, à cette époque de la vie où l'homme et la femme sont aptes à reproduire leur semblable.

A cet âge, on voit paraître des facultés et des attributs différents, placés en germe dans chacun des deux sexes aux âges précédents. Bientôt l'apparition presque subite d'une fonction nouvelle annonce que la nature a mis la dernière main

à son ouvrage, et que le garçon et la fille, possédant tous les caractères qui les différencient, vont passer de la vie de l'enfant à celle de l'adulte, et sont devenus aptes au grand œuvre de la reproduction. La puberté s'est établie.

Parcourons rapidement cette époque de transition et les modifications qu'elle détermine chez la femme.

Tous les systèmes de son économie prennent un accroissement et une vigueur nouvelle; le cœur, les poumons revêtent l'empreinte de l'activité et de l'énergie.

Le tissu cellulaire se développe de toute part, et donne à tout le corps de la jeune pubère le même caractère d'expansion et de rondeur, en dessinant partout des contours grâcieux; le bassin s'élargit; sa voix mue sensiblement, et le principe de son existence va en se multipliant. La face devient un tableau vivant où les passions sont rendues avec autant de vérité que de délicatesse; les yeux, qui avaient paru jusque-là muets, acquièrent de l'expression et de l'éclat, ils expriment les passions les plus douces, les émotions les plus vives, les plus tumultueuses. Des désirs inconnus jusqu'alors viennent dévoiler à la jeune fille le secret de sa destination. Elle voit changer ses penchants, ses affections; elle dédaigne les amusements qui faisaient les délices de son enfance, elle cherche des jeux qui flattent

mieux sa position, et les goûts de la parure commencent à exercer leur empire.

Mais bientôt de nouvelles réactions sympathiques des organes génitaux influent, d'une manière non moins marquée, sur le moral et le physique. Le caractère perd de sa vivacité ; de gaie et folâtre qu'elle était, la jeune fille devient timide et rêveuse ; elle recherche la solitude pour se livrer à sa rêverie ; elle se surprend les yeux mouillés de larmes, sans se rendre raison des motifs de sa tristesse :

. . . . *Est quædam flere voluptas.*

OVID.

De vagues désirs l'inquiètent : elle rougit de partager les jeux du compagnon de son jeune âge, elle veut l'éviter, mais l'amitié se change bientôt en amour.

La femme reçoit encore de la puberté des traits spéciaux qu'elle conserve pendant son adolescence. C'est à l'établissement de cette fonction nouvelle qu'elle doit sa finesse d'observation, la délicatesse de son tact, la grâce de ses manières, la ruse et la timidité qui naissent de sa faiblesse, la pudeur spéciale qui la distingue, sa dissimulation, sa coquetterie qui frappent l'observateur le plus superficiel (Rullier).

Un surcroît de nutrition, qui se portait naguère sur le tube digestif, se dirige maintenant

sur les organes de la génération et y fait sentir sa puissante influence. Le mont de Vénus s'élève et s'ombrage de poils ; les lèvres de la vulve brunissent et deviennent plus saillantes, elles deviennent fermes, lisses et vermeilles ; elles se gonflent ainsi que les nymphes, et rendent plus étroite l'entrée du vagin. Le clitoris se tuméfie et acquiert une sensibilité exquise ; le vagin augmente d'épaisseur et de dimension ; l'utérus prend, dans l'espace d'un an au plus, des dimensions presque doubles de celles qu'il avait d'abord. Les organes les plus essentiels à la génération chez la femme, puisqu'ils renferment les matériaux capables de produire un nouvel individu, comme le testicule de l'homme contient le principe nécessaire pour les féconder, les ovaires, en un mot, deviennent plus volumineux et les vésicules plus grosses. Les trompes participent aussi aux modifications dues à la puberté, elles s'allongent et s'épaississent; le pavillon se transforme en un tissu érectile, frangé, prêt à recevoir l'ovule fécondé. Les mamelles commencent à faire saillie, elles sont fermes, leur auréole s'élargit, la couleur devient rosée ou d'un rouge vif, semblable à celle du mamelon qui grossit, s'érige, devient douloureux et laisse suinter un liquide séreux. Alors on voit survenir cet écoulement périodique sanguin, dont l'établissement s'accompagne ordinairement de quelques orages.

En effet, on remarque le plus souvent un malaise général, des lassitudes dans les membres, des étouffements, des bouffées de chaleur au visage, des tiraillements vers la région de la matrice, de la douleur et de la sensibilité aux seins, une légère tuméfaction des parties génitales qui se couvrent d'un duvet qui les voilera bientôt. Il y a céphalalgie, frissons, insomnie ou sommeil interrompu par des songes, dont la douce erreur dépeint à la jeune pubère ce que son cœur désire, l'image des charmes et des jouissances de l'amour. On observe encore un état fébrile, des épistaxis, des éruptions cutanées; il y a aussi des ennuis, de la mélancolie, de la paresse, des dégoûts, des appétits bizarres. Tout cesse, et le calme renaît après l'écoulement.

On voit suinter d'abord un liquide séro-muqueux à travers les parties génitales, qui devient bientôt d'un rouge vermeil : l'écoulement sera irrégulier pendant un certain temps, six mois, un an, et paraîtra ensuite à des époques régulières. Chez la plupart des femmes, l'écoulement des menstrues, hors les temps de la grossesse et de la lactation, se répétera ordinairement jusqu'à 45 à 50 ans, depuis l'âge de 8 à 18 ans; car l'apparition et la cessation varient beaucoup suivant les climats, les mœurs, les habitudes et les tempéraments. Ainsi, dans les régions équatoriales, les filles sont réglées communément de

8 à 10 ans; et si nous en croyons Prideaux (*Vie de Mahomet*), Cadhisja fut menstruée à 5 ans, devint à cet âge l'épouse de Mahomet et fut admise à sa couche à 8 ans ; tandis que dans les pays froids, la Sibérie par exemple, la puberté n'arrive qu'à 18 ou 20 ans. Mais en général, dans les climats tempérés, les règles apparaissent de 12 à 15 ans.

Il est des femmes chez lesquelles le flux cataménial s'annonce sans douleur, et qui ne sont averties de l'arrivée de leurs mois que par l'écoulement lui-même.

D'autres ne sont pas si heureuses. A part les symptômes déjà mentionnés, elles ont des épanchements, des hématémèses, des douleurs dans la matrice, du délire, des convulsions ; quelquefois l'on voit survenir des appétits bizarres, le pica, l'hystérie, etc.

Il faut avoir promptement recours aux moyens que la médecine peut fournir en pareille circonstance.

Avant de quitter ce sujet, rassurons les femmes qui se plaignent des incommodités de la menstruation, et faisons-leur remarquer que, sans cet écoulement qui est un indice de leur beauté et la boussole de leur bien-être, n'existerait pas le signe le plus authentique de la fécondité, qui leur donne tant de droits à notre attachement et dont elles sont si jalouses. Pour s'en convaincre, elles

n'auront qu'à lire le parallèle de la femme réglée et de la femme non réglée.

La femme bien réglée a tous ses organes accomplis ; toutes ses fonctions s'exécutent avec facilité. La jeune fille nous offre alors cet ensemble enchanteur, cette taille élégante, ce maintien noble, cette peau fine et délicate, cette gorge d'albâtre faite pour la volupté et arrondie par les mains des grâces, cette démarche pleine d'attraits, cette voix moelleuse et persuasive, cet esprit pénétrant, ces regards si expressifs, ce caractère si tendre; elle réunit tout ce qui est fait pour plaire et pour aimer; elle est ornée de tout ce que les grâces ont de piquant, la gaîté de candeur et la vertu de charmes ; enfin, ce chef-d'œuvre de la nature réunit en lui tout ce qui promet le bonheur.

La fille qui n'est pas réglée, au contraire, se dessèche comme la fleur et périt lentement. Sans coloris, sans fraîcheur, triste, inquiète, elle languit dans l'inaction; tous les maux l'assiègent. Chez elle pas de beauté, l'ordre des mouvements vitaux s'altère, l'âme tombe dans la langueur et le corps dans le dépérissement (Roussel).

Menstruation

ET

considérations générales sur l'aménorrhée.

La menstruation est un acte physiologique qui consiste dans un flux périodique de sang à travers les parties génitales de la femme.

On a désigné cet écoulement sous les noms de *menstrues, règles, lunes, affaires, mois, ordinaires, maladies, purgations, marques, fleurs*, etc.

Cet acte varie et la quantité de sang aussi. Chez le plus grand nombre de femmes, les règles reviennent tous les mois ; chez quelques-unes tous les quinze ou vingt jours ; chez d'autres tous les mois et demi, tous les deux mois, et même, au rapport de Buffon, les femmes des pays froids ne seraient menstruées qu'une ou deux fois l'an.

Cet écoulement est lié à l'existence de la santé de la femme et est indispensable à son bien-être, quoique Joubert, Rondelet, etc., citent des cas de femmes qui n'ont jamais été menstruées et qui n'ont pas perdu la faculté de se reproduire : ces exceptions sont rares.

Il y a des femmes qui ont des règles excessivement abondantes pendant huit ou dix jours, revenant périodiquement et en même quantité ; ces évacuations excessives paraissent nécessaires à

leur santé ; tandis que d'autres en perdent seulement quelques gouttes pendant un ou deux jours, sans que leur santé en souffre. Il n'existe pas de caractère extérieur qui puisse donner l'indice de la quantité de ces évacuations. Il est vrai qu'en général elles sont moins nécessaires aux femmes lymphatiques qu'à celles d'un tempérament sanguin ; mais il y a là-dessus de si nombreuses exceptions, qu'on ne peut rien formuler de général d'après le tempérament.

On sait que les femmes des climats du midi, pâles, minces, sont beaucoup plus abondamment et plutôt réglées que les femmes sanguines du nord. Mais il a paru à M. Lallemand, qu'il était un caractère constant qui serait en rapport avec l'abondance des règles et qui constituerait un tempérament utérin. Ce caractère extérieur serait donné par l'amplitude du bassin, qui toujours est en rapport avec le développement des organes génitaux. Les femmes les plus lascives paraissent aussi être les mieux réglées et le plus abondamment, sans doute à cause de cette prédominance de l'utérus ; et remarquez, en effet, que les femmes du midi, connues par leur goût pour les plaisirs, ont des bassins très-grands, très-saillants, malgré qu'elles aient une petite taille : cela se voit surtout pour les femmes du milieu de l'Espagne et de l'Italie.

Les femmes grosses, grasses, ne sont pas

celles qui ont le plus de règles ; on voit, au contraire, des femmes très-maigres, mais d'un bassin très-développé, qui perdent tous les mois de grandes quantités de sang. La quantité de ce liquide qui se perd dans les règles n'est que relative, et ce qui serait assez pour l'une ne serait pas assez pour l'autre.

PREMIÈRE OBSERVATION.

Une célèbre actrice de Madrid, perdait, à l'époque de ses règles, une si prodigieuse quantité de sang, qu'elle était obligée de se coucher pendant huit à dix jours et qu'elle ne pouvait mettre pied à terre sans être couverte de son sang. Dans une de ces évacuations elle en perdit tant qu'elle faillit perdre la vie; le pouls ne battait plus : on fut obligé de la placer, pour lui sauver la vie, dans un bain d'eau glacée. On parvint ainsi à arrêter l'hémorrhagie, mais il en résulta aux menstruations suivantes une diminution notable de sang, et peu à peu cette femme perdit sa voix, qui était remarquable par sa beauté. Après avoir employé en vain toutes sortes de moyens pour la recouvrer, elle se décida à venir consulter M. Lallemand à Montpellier.

Elle ne mentionnait pas d'abord au savant professeur toutes les circonstances antérieures, elle ne lui parlait que de la perte de sa voix ; mais à la fin elle lui apprit tous les détails.

M. Lallemand s'efforça de rétablir l'abondance de ses règles, et après six mois de traitement, elles avaient reparu abondamment et la voix avec elles.

Quand les règles ont été suspendues pendant long-temps, on remarque des signes de pléthore. Le cœur ayant à chasser une plus grande quantité de sang bat avec force, et par cette action prend plus de volume, comme cela arrive pour tout organe qui acquiert plus d'activité dans ses fonctions: cet état pléthorique peut aller jusqu'à la suffocation.

DEUXIÈME OBSERVATION.

On amena à M. Lallemand une jeune personne de 19 ans, qu'on disait atteinte d'anévrysme du cœur: en effet, il y avait des pulsations très-énergiques et très-étendues, mais on n'entendait aucun bruit de râpe ni de soufflet. La jeune personne était d'ailleurs d'un tempérament sanguin si prononcé qu'elle était menacée de suffocation. Cette circonstance fut cause qu'on pratiqua une saignée préalablement ; mais M. Lallemand, soupçonnant que cet état de réplétion sanguine pouvait dépendre d'un défaut de menstruation, dirigea ses recherches dans ce sens. Il apprit que, depuis leur première apparition, les règles avaient continué de couler périodiquement et en même

quantité, sans la moindre variation ; mais qu'elles avaient toujours été peu abondantes, et ne consistaient qu'en quelques gouttelettes de sang qui se montraient pendant un ou deux jours. Il pensa dès-lors que la cause de ce surplein de l'économie par le sang, pouvait dépendre de ce que les règles n'étaient pas assez abondantes et n'évacuaient pas tout ce qui aurait dû l'être.

Il lui fit donc subir un traitement dont nous parlerons plus bas, et, après plusieurs mois, la menstruation s'était prononcée définitivement d'une manière en rapport avec la constitution vigoureuse de cette fille ; les symptômes d'anévrysme disparurent, la coloration de son visage devint naturelle, et elle put se marier. La guérison ne s'est pas démentie, et ses enfants sont bien portants.

Les maladies qui surviennent à la suite de la suppression des règles, ont cela de commun avec la syphilis, qu'elles peuvent revêtir le caractère de beaucoup d'autres. Nous allons citer quelques faits à l'appui.

TROISIÈME OBSERVATION.

Une jeune personne de 17 ans, ayant marché sur un gazon frais et couvert de rosée avec des souliers légers, à l'époque de ses règles, vit celles-ci se supprimer tout-à-coup pour ne plus repa-

raître. A l'âge de 21 ans, elle fut atteinte d'une tumeur blanche au genou, et comme on avait perdu de vue la suppression des règles, cette affection fut traitée comme les tumeurs blanches ordinaires ; plus tard, il se déclara une maladie de l'articulation coxo-fémorale, qui fut encore traitée comme idiopathique ; enfin, dans l'espace de sept ans, cette femme eut une série d'affections diverses, qu'on regardait toujours comme ordinaires : pleurésie, symptômes de phthisie, d'anévrysme, etc. M. Lallemand fut appelé : on lui remit une foule de mémoires sur les traitements qu'elle avait subis et qui ne lui apprirent rien en définitive. Mais il vint à savoir par une de ses amies, que depuis 17 ans la malade n'avait pas ses règles, et on n'avait pas parlé de cela comme n'étant d'aucune importance. Dès ce moment, il fit cesser toute espèce de traitement pour les affections du cœur et du poumon, dont on la disait atteinte ; il dirigea tous ses efforts du côté des règles, et par des sangsues, des bains de vapeur, il les rappela après dix-huit mois. Il y avait 7 à 8 ans qu'elles avaient disparu, aussi il fallut tout ce temps pour les rappeler. Les pertes de sang produites par les sangsues appliquées tous les mois, et pendant un an et demi, avaient singulièrement changé sa poitrine ; et quand la menstruation se fit naturellement, la malade fut bientôt rendue à une santé brillante, au point

qu'à 31 ans elle épousa un chirurgien qui était en état d'apprécier sa santé: elle a eu depuis un grand nombre d'enfants.

QUATRIÈME OBSERVATION.

M. Lallemand passant par Rochefort, un médecin du lieu lui fit voir sa femme qui avait des fièvres intermittentes depuis fort long-temps, avec une hydropisie des membres et de l'abdomen. Aussitôt notre professeur s'informa de l'état des règles: il apprit que depuis une couche elles n'avaient pas reparu, et que c'était depuis cette époque que cette femme était malade. Il ne s'amusa pas à la traiter par le quinquina et tous les autres fébrifuges, mais il lui conseilla d'appliquer tous les premiers du mois, pendant 5 ou 6 jours, quatre ou cinq sangsues aux grandes lèvres, de prendre des pilules de rhue, d'aloès, etc., de ne plus rien faire dans l'intervalle et de se rendre ensuite aux eaux de Balaruc pour se tonifier; après cela, il lui prédit sa guérison. Cette femme suivit de point en point ses conseils, et ayant rétabli ses règles, elle fut débarrassée de toutes ses infirmités, qui duraient depuis plusieurs années; mais à la suite d'une couche, elle ne vit pas reparaître ses menstrues, et n'ayant voulu rien faire sans consulter M. Lallemand, celui-ci lui répondit qu'elle

pouvait s'abstenir de tout essai tant qu'elle allaiterait son enfant, mais que si, à l'époque du sevrage, elle n'avait pas ses règles, elle fît le même traitement pour les rappeler.

Nous allons encore signaler deux cas d'aliénation mentale produits par la même cause, qui donneront l'idée de son importance chez les femmes et des soins qu'il faut mettre à les éclairer.

CINQUIÈME OBSERVATION.

Une jeune pensionnaire faisait son éducation dans un couvent dont la règle était très-sévère ; elle était si dévote, que souvent elle s'éveillait pendant la nuit pour aller réciter des oraisons dans l'intérieur d'une chapelle froide et humide. Bientôt elle vit ses menstrues se supprimer ; dès ce moment, on remarqua en elle un délire qui avait rapport à la dévotion. Elle croyait sans cesse avoir des conversations avec les anges, avec les saints ; elle montrait pour la religion une ferveur de fanatisme telle, que son cerveau ne tarda pas à s'altérer. M. Lallemand, appelé à lui donner des soins, la trouva menacée d'apoplexie, et il ne parvint à la faire saigner, tant ses facultés intellectuelles étaient troublées, que parce qu'elle le prit pour saint Joseph. Il s'efforça de rappeler ses règles, et il y parvint après trois mois. Le désordre des fonctions cérébrales diminua peu à

peu et cessa complétement, quand les menstrues eurent repris leur état physiologique. Depuis, cette demoiselle s'est mariée, a eu des enfants et s'est toujours bien portée.

SIXIÈME OBSERVATION.

Le deuxième cas d'aliénation mentale est celui d'une dame qui avait un délire très-grave produit par la même cause, et que M. Lallemand guérit également en rappelant l'écoulement menstruel.

La cause des maladies qui nous occupent ici n'est pas toujours facile à découvrir. Le médecin doit donner une grande attention à cette circonstance, surtout dans les cas où l'écoulement, ayant toujours marché avec régularité dès sa première apparition, n'est pourtant pas suffisant.

TRAITEMENT.

Le traitement de l'aménorrhée est simple, mais il demande qu'on le suive avec persévérance, et qu'on ne se laisse pas rebuter par la durée de temps qu'il exige quelquefois. Nous avons cité un cas où il a fallu dix-huit mois pour rappeler les menstrues.

Dans toutes les circonstances, on commence par faire choix d'un jour, du premier du mois

par exemple, et pendant cinq ou six jours on fait appliquer quatre ou cinq sangsues aux grandes lèvres ; on administre en même temps neuf pilules par jour, trois le matin, trois à midi et trois le soir : ces pilules sont composées d'aloès, de rhue et de seigle ergoté. Chaque pilule doit contenir : seigle ergoté 2 grains, rhue 1 grain et aloès 1 grain.

Immédiatement après la chute des sangsues, on fait placer la malade sur un vase d'eau bouillante, de manière que la vapeur qui monte aux parties génitales y provoque une fluxion qui favorise le retour des règles : il est entendu que les genoux et le corps de la malade doivent être enveloppés de couvertures qui empêchent la vapeur de s'échapper. On continue ce traitement pendant cinq ou six jours; après cela, on laisse les malades tranquilles et on s'abstient de toute médication, surtout de la saignée, qui détruirait la périodicité que l'on cherche à rétablir. On recommence le même traitement le premier du mois suivant, puis du troisième, etc., jusqu'à ce que les règles soient régulières.

Dans les cas où seulement les règles sont insuffisantes, on place des sangsues à la vulve, immédiatement après que l'écoulement est suspendu ; pendant plusieurs jours on donne aussi des pilules et des bains, comme nous l'avons déjà dit. Si l'écoulement ne reparaît pas, on continue le

même traitement le mois suivant, etc. De cette manière on parvient toujours à rappeler les règles.

On ne pratiquera des saignées que quand elles seront impérieusement commandées, comme dans un cas de suffocation ou d'apoplexie ; car cette dérivation dérangerait la fluxion qu'on veut établir vers l'utérus.



Chlorose.

Naturam morborum curationes ostendunt.
Hipp.

La chlorose (de χλωρὸς, *jaune, vert*), appelée tour-à-tour pâles-couleurs, fièvre d'amour, couleurs honteuses, etc., est caractérisée par une langueur générale, la dépravation des fonctions digestives, et spécialement par la décoloration pâle ou verdâtre de la peau, surtout de celle de la face, par la dyspnée et les palpitations. Nous ne parlerons pas des causes ni des symptômes qui sont d'ailleurs assez connus, ils nous entraîneraient trop loin. Nous arrivons de suite au traitement.

TRAITEMENT.

Puisque tous les auteurs sont d'accord sur la nature asthénique des pâles-couleurs, la première indication à remplir consistera à redonner aux organes le ton qui leur manque ; on tâchera en même temps de neutraliser ou d'éviter les causes qui leur ont donné naissance. Pour remplir ces conditions, on s'adressera aux ferrugineux, que l'on administrera avec succès toutes les fois qu'il n'existera pas d'irritation du côté du tube digestif, de diarrhée ; dans le cas contraire, on combat-

trait ces complications par les boissons émollientes et un peu astringentes (eau de riz gommée avec cachou ou sous-nitrate de bismuth, à la dose de 18 à 30 grains).

Mode d'administration du fer. La préparation qui réussit le mieux est le sous-carbonate de fer. On fait des pilules avec de la gomme et de la réglisse contenant 6 grains de ce sel. Le premier jour, on donne une pilule après le repas, car alors le fer est mieux supporté; le lendemain on en donne deux et on arrive progressivement jusqu'à 12, dose que l'on continuera pendant un mois. Il arrive souvent que les premières pilules produisent des coliques; il faut alors se tenir à la même dose et ne pas aller plus loin. Si la diarrhée menaçait de reparaître, on associerait au carbonate de fer le diascordium. L'on fera boire à la malade une tisane légèrement tonique et stimulante, comme une infusion de quinquina ou de mélisse, etc.

M. le professeur Broussonnet obtient des succès remarquables de la médication suivante :

Prenez : Cyanure de potassium. . . 40 grains.
Oxide de fer. . . . . 2 onces.
Gomme adragant. . . . . 1 gros.

pour 480 pilules, que l'on prendra à la dose de 3 à 4 par jour.

La malade fera trois ou quatre repas par jour,

à des heures fixes ; elle pourra déjeuner avec du chocolat ferré ; elle boira à chaque repas un verre de bon vin de Bordeaux, soit pur, soit étendu avec de l'eau ferrée ou de l'eau de Seltz. L'estomac des chlorotiques est très-capricieux, aussi il faudra céder à ses bizarreries, pourvu qu'elles n'aient pas de grands inconvénients. On prescrira des aliments de plus en plus stimulants, et l'on arrivera aux viandes les plus nourrissantes que l'on donnera de préférence rôties, parce qu'elles relèvent mieux les forces et refont mieux le sang.

On conseillera les distractions, les promenades à cheval, à âne ou en voiture, les voyages aux eaux minérales, à Vichi, Plombières, Spa, quand les malades auront repris quelques forces. Les exercices gymnastiques pourront encore être utiles, et de tous la danse est préférable, parce qu'elle exerce le corps en même temps qu'elle donne de douces distractions. On doit choisir une habitation saine, à la campagne si c'est possible, là où il y a des plantes, de l'air et du soleil. L'on pratiquera aussi des frictions sèches sur la peau, ou bien avec des flanelles imprégnées de liquides ou de vapeurs aromatiques. Les bains de rivière, la natation, les bains de mer dans la belle saison, la flanelle appliquée sur la peau produiront aussi de bons résultats.

Enfin, le mariage, en imprimant une secousse

à l'économie, peut devenir salutaire, surtout quand la maladie paraît dépendre d'un amour contrarié ou d'une excitation utérine violente. Que l'hymen vienne alors combler les désirs de la jeune fille, aussitôt la pâleur de son teint sera remplacée par un brillant coloris : ce sera pour elle un rayon vivifiant qui lui rendra la santé du corps et la paix du cœur. Le mariage ne convient cependant que dans les commencements ; plus tard il deviendrait plus nuisible qu'utile.

En résumé, pour obtenir la guérison de la chlorose, il faut obtenir de bonnes digestions et une bonne hématose. Le fer, une bonne nourriture et de bonnes conditions hygiéniques suffiront pour obtenir ce résultat.



Hémorrhagies utérines.

Les hémorrhagies utérines sont internes ou externes. L'hémorrhagie externe est facile à reconnaître, parce qu'on voit le sang couler au-dehors. Mais quelquefois on peut la confondre avec des lochies abondantes ; car, après l'accouchement, la femme perd toujours plus ou moins de sang. Ensuite, le détachement du placenta, sa sortie, donnent lieu à l'issue d'une plus ou moins grande quantité de ce liquide qui peut faire croire à une hémorrhagie ; mais l'écoulement des lochies cesse bientôt après la délivrance.

On reconnaîtra l'hémorrhagie interne, dont le diagnostic est plus difficile, lorsqu'en plaçant la main sur l'abdomen de la femme, on sentira que la matrice, au lieu de s'affaiser sur elle-même, se développera de plus en plus ; lorsque, à l'exploration de cet organe par le vagin, l'on trouvera des caillots de sang ou d'autres corps étrangers (placenta, fœtus) qui bouchent l'orifice utérin. Une cause qui peut encore rendre le diagnostic de cette hémorrhagie difficile, c'est l'inertie du corps de la matrice existant simultanément avec le spasme du col.

SYMPTÔMES GÉNÉRAUX.

Dans l'hémorrhagie utérine interne, on re-

marque la pâleur de la face, des défaillances, le claquement des dents ; la malade semble entendre des sons dans le lointain ; le pouls est petit et semble disparaître sous le doigt, il annonce la perte du sang ; l'iris se porte en haut et se cache ; il survient un état tétanique, et la malade meurt si on ne lui apporte un prompt secours. Ces symptômes ne suffisent pas pour faire croire à une hémorrhagie interne, puisqu'on les observe chez des femmes nerveuses, hystériques, nouvellement accouchées, qui n'ont pas du tout d'hémorrhagie. Pour porter un diagnostic exact, il faut s'assurer de la liberté du canal ; pour cela, l'on introduit la main dans l'utérus et on enlève les obstacles qui pourraient arrêter le sang.

PRONOSTIC.

Plus l'inertie de l'utérus sera grande, plus l'hémorrhagie sera dangereuse ; plus la femme est faible, plus l'excitation nerveuse est forte, plus la vie s'éteint rapidement.

Il faut, en pareilles circonstances, avoir beaucoup de sang-froid, ne pas s'effrayer et ranimer vivement le moral de la femme : ainsi, M. Delmas est parvenu à arrêter une hémorrhagie foudroyante.

Une femme perdait la vie avec le sang qui coulait en abondance par le vagin ; elle s'écriait à tout moment : *Je meurs, je meurs*..... Au

même instant, M. Delmas lui riposte vivement par ces mots: « Madame, vous avez trop de sang « qui se porte vers la tête, il va vous étouffer; « ainsi, il faut sur-le-champ vous faire une sai- « gnée pour arrêter l'apoplexie. » Aussitôt il fait préparer des lancettes, lui place une bande au bras : à l'instant la malade éprouva une secousse si violente que l'hémorrhagie fut arrêtée.

Les causes qui paraissent prédisposer le plus à ces hémorrhagies sont les climats du midi, l'usage du pain fait avec le seigle : en effet, le plus souvent le seigle contient de l'ergot qui excite les organes génitaux et par suite l'hémorrhagie. Les femmes, du nord, au contraire, comme les Hollandaises, sont plutôt sujettes à des fleurs blanches qui les minent.

TRAITEMENT.

Le traitement général de l'hémorrhagie peut commencer par une saignée, si le molimen est considérable et l'inertie légère; sinon, elle est dangereuse. Le froid est le moyen le plus généralement employé ; aussi il faut rendre l'appartement le plus frais possible. On fait sortir les personnes inutiles, et, mettant la pudeur de côté, on ôte tous les vêtements à la femme ; après cela, on applique des linges froids imbibés d'eau salée ou d'eau à la glace à la partie interne des cuisses, sur le ventre. On donnera des lave-

ments froids ; cependant le froid ne doit pas être général, il pourrait arrêter la réaction qui doit survenir plus tard. On met des sinapismes aux mamelles, aux aisselles. On donne pour boisson des tisanes acidulées, légèrement astringentes, limonade, solution de gomme arabique aiguisée avec de l'eau de Rabel, décoction de riz édulcorée avec le sirop de mûres, de groseille, etc. ; infusion d'ortie blanche, dans laquelle on fait dissoudre deux gros de sulfate d'alumine par pinte, sel dont on a préconisé l'emploi dans la ménorrhagie. M. Delmas donne un peu de vin, du bouillon à petites doses mais répétées. On frictionne la matrice, et la resserrant avec les deux mains placées sur le ventre, on la comprime dans le bassin. Ces moyens seront employés plus ou moins long-temps ; et s'ils sont insuffisants, l'on aura recours à l'excitation mécanique de l'utérus. L'on introduit pour cela une main dans la matrice, l'on retire les corps étrangers, s'il en existe, et on titille l'organe avec les doigts, tandis que l'on exerce des pressions sur le ventre avec la main restée libre. Les contractions de la matrice ne tarderont pas à chasser la main qui reste souvent engourdie, et l'hémorrhagie s'arrête. Il arrive souvent, lorsqu'on fait la version de l'enfant, que la main perd sa sensibilité et sa contractilité, et que l'accoucheur est obligé de la retirer et de l'introduire plusieurs fois dans la

cavité utérine. On rappelle la sensibilité de la main au moyen de frictions avec de l'eau-de-vie.

On a voulu expliquer ce phénomène d'engourdissement de la main par l'électricité, et l'on a dit : la main et la matrice forment une pile voltaïque qui donne des commotions à la main de l'accoucheur.

Le moyen suivant est aussi très-employé : on prend un citron qu'on prive de son écorce et qu'on pointille en tous sens avec une épingle ; on l'introduit dans l'utérus à l'aide de la main, et on l'exprime contre ses parois. Les jets d'acide citrique, irritant l'organe, le font contracter et arrêtent l'hémorrhagie. Certaines personnes injectent encore du vinaigre dans l'utérus.

Le seigle ergoté est aussi très-avantageux ; on en donne dix, douze, quinze grains dans un peu d'eau, et on renouvelle ce moyen toutes les quatre ou cinq minutes. Si ces moyens échouent, on a recours au tamponnement : on imbibe les tampons de vinaigre, et d'huile si l'on craint l'excitation.

M. Delmas est parvenu à arrêter une hémorrhagie qui avait résisté à tous les moyens, en s'asseyant sur le ventre de la femme et en comprimant ainsi l'aorte.

Un moyen encore utile, c'est l'emploi d'une vessie qu'on introduit dans la matrice ; on la remplit d'eau froide ou glacée, et on la tient

fermée à l'aide d'un robinet : on la retire quand on sent que l'utérus se contracte et que l'hémorrhagie s'arrête. M. Delmas recommande la titillation avec les doigts comme le meilleur moyen.

Un conseil qu'il ne faut jamais oublier de donner aux femmes disposées à la métrorrhagie, c'est de s'abstenir long-temps du coït, même après que la perte a cessé. M. Martinet a observé plusieurs fois le retour de ces hémorrhagies par cette seule cause, et plusieurs fois il les a prévenues par cette simple précaution.

Si l'hémorrhagie est chronique, passive, l'on fera usage des ferrugineux, du quinquina, du ratanhia, des limonades minérales, des eaux de Seltz, de Vichy : il faut joindre à ces divers traitements un bon régime alimentaire.

Enfin, si l'hémorrhagie dépend d'une affection organique de l'utérus, polypes, cancer, etc., il faut, outre le traitement propre à arrêter l'hémorrhagie, chercher à combattre la maladie principale.

Engorgements des seins.

Certaines femmes, après un accouchement laborieux, lorsqu'elles n'ont pas allaité, voient leurs seins se gonfler et se couvrir de phlegmons aigus ou d'engorgements chroniques, que l'on pourrait prendre pour des cancers. Si l'inflammation est aiguë et qu'elle marche comme dans les phlegmons ordinaires, son siége résidera dans le tissu cellulaire de la glande, et il n'y aura souvent qu'un seul abcès ; quelquefois il y en aura plusieurs qui s'ouvriront d'eux-mêmes les uns après les autres, ou que l'on devra percer avec la lancette.

Il est des cas où le sein est dur comme une pierre, bosselé, et devient le siége d'un grand nombre de fistules ; souvent l'ouverture de ces fistules s'agrandit et présente l'apparence du squirrhe, du cancer. Mais ce n'est pas ordinairement à la suite des couches que se déclare le cancer des seins, que la moindre cause peut produire.

Les femmes qui viennent d'accoucher, celles qui ne nourrissent pas ou qui ont suspendu leur allaitement, ne sont pas sujettes au cancer des mamelles ; l'on voit survenir, chez elles, plutôt des tumeurs ou engorgements de ces parties,

qui sont caractérisés par le décollement de la peau, et des ouvertures fistuleuses que l'on a vues au nombre de trois, quatre et même dix. Dans le cancer on n'observe pas de clapier, mais une ulcération plus ou moins profonde. C'est de la sérosité trouble, du lait mal clarifié, sans mauvaise odeur aucune, qui sort de ces seins malades ; aussi, au moyen de la compression, on est parvenu à guérir des engorgements qui dataient depuis plusieurs années.

Les anti-phlogistiques ici ne conviennent pas, parce que l'inflammation n'est pas aiguë. On a quelquefois employé avec avantage les astringents, la terre sigillée, le quinquina, le tannin auquel on a associé le laudanum. On devra donner la préférence aux émollients, quoique d'abord ils ne fassent qu'augmenter le volume de la tumeur au moyen de l'eau qui pénètre les tissus. On aura soin d'expliquer à la malade que ce n'est que l'effet du cataplasme qui augmente la tumeur, et qu'au bout de huit à dix jours son volume diminuera ; en effet, après cet espace de temps, l'absorption se fait et la tumeur se résout. L'on n'aura jamais à se repentir de l'emploi de ce moyen, qui est celui de M. Lallemand.

Pour combattre donc les tumeurs des seins, l'on fera usage de bains, de douches chaudes, de cataplasmes émollients pendant huit à dix jours. Après cela, on emploiera la compression

à l'aide d'une bande de flanelle ; le lendemain on sera surpris de voir la tumeur diminuée d'un quart. On appliquera de nouveau et à plusieurs reprises les émollients que l'on fera alterner avec la compression, et l'on verra ces tumeurs disparaître. On peut employer encore l'emplâtre *vigo cum mercurio*, parce que la vapeur du mercure favorise aussi la résolution, qui devient très-difficile quand on a employé les astringents.

Il existe quelquefois des fistules qui pénètrent jusque dans le corps de la glande mammaire, et qui sont très-difficiles à fermer. On peut essayer de déterminer dans ce cas, au moyen d'injections faites avec le vin, une inflammation aiguë dans ces tissus devenus durs et cartilagineux. Mais le meilleur moyen consiste à introduire une sonde cannelée dans les fistules, et à les fendre dans tous les sens ; après cela, on bourre dans les plaies de la charpie ou de l'amadou qui produira une inflammation vive, et plus tard la résolution de ces engorgements qui paraissaient cancéreux. Peu à peu, le fond de ces plaies se rapproche de la circonférence qui s'affaisse ; il se forme une suppuration de bonne nature ; le pus est épais, crêmeux ; des bourgeons charnus se forment ; la cicatrice marche de l'intérieur à l'extérieur, et la maladie disparaît. Il faudra, en outre, tenir les seins chauds et favoriser la transpiration.

Voilà ce qui se passe dans les cas les plus

longs, les plus insidieux, où les seins, paraissant cancéreux, sont marronnés, couverts de tumeurs nombreuses avec des engorgements aux aisselles. En pareil cas, l'on se gardera bien d'extirper ces tumeurs ; mais il faudra les fendre en cinq, six, même dix endroits. Les incisions ne sauraient guérir le cancer.

S'il existe de la fluctuation, il ne faudra pas se hâter de faire des ponctions, à moins que l'inflammation ne marche lentement et n'envahisse les parties voisines en s'éloignant du foyer. Si l'on ouvre un abcès à peine formé, on procure du soulagement, mais la résolution de ce qui reste est très-difficile ; tandis que, quand on laisse l'inflammation s'étendre de proche en proche, on a des parties peu épaisses à diviser, qui se résolvent facilement, ou que l'on recolle au moyen d'injections quand l'adhésion ne se fait pas naturellement.

Si on laisse ces abcès s'ouvrir d'eux-mêmes, la cicatrice est étoilée et moins difforme que celle qui est produite par le bistouri ; mais la peau est privée de tissu cellulaire, elle est violacée et jouit de peu de vitalité ; les veines qui se sont détruites ne rapportent plus le sang, et lui donnent une couleur blafarde qu'on ne peut faire disparaître que par l'excision. Auparavant, il faudra tenir compte du caractère et de la sensibilité de la malade.

Avant de tenter une opération sur les mamelles, il faut être en garde contre ces engorgements qui surviennent quelquefois un , deux ans après l'accouchement, et qui simulent si bien le cancer.

Prolapsus de matrice.

On comprend sous le nom de *prolapsus utérin*, la chute plus ou moins complète de la matrice à travers le vagin et la vulve. Il peut exister avec divers degrés d'abaissement; le plus avancé est celui où le corps de la matrice fait saillie de quelques pouces entre les grandes lèvres. La vessie est entraînée dans la chute de la matrice dont les ligaments ronds et larges sont tiraillés, et cause des pesanteurs qui s'étendent jusques aux cuisses. Souvent les viscères sont également déplacés, d'autant plus que c'est quelquefois leur pression qui chasse la matrice; de-là, allongement du mésentère, douleurs des lombes et de l'estomac. Tout le plexus hypogastrique est dans un état de tiraillement douloureux qui retentit dans l'hypogastre et la poitrine; aussi ces chutes de matrice ont-elles une grande influence sur la santé générale.

On ne doit pas oublier les différentes nuances qui doivent résulter des divers degrés d'abaissement, comme de ceux qui ne proviennent que d'un relâchement de quelques pouces des ligaments utérins. Quoi qu'il en soit, voici les symptômes qui accompagnent les cas les plus extrêmes.

Immédiatement après le lever, il y a pesanteur aux aînes et aux lombes, sentiment de défaillance

à l'estomac, provenant de ses adhérences avec le mésentère, qui est tiraillé en même temps que le plexus nerveux. C'est surtout quand les femmes lèvent les bras que les douleurs sont sensibles; les tiraillements augmentent quand elles sont en voiture, et qu'elles éprouvent des secousses quelconques du côté du bassin : c'est alors qu'elles sont fréquemment atteintes de défaillances. Comme elles ont coutume de se serrer avec leurs corsets, cette pression augmente l'abaissement de la matrice. Elles sont mal dans le monde, surtout quand il faut se tenir debout pendant long-temps ou qu'il faut danser. La position horizontale les soulage tout d'un coup, et le besoin leur en faisant prendre peu à peu l'habitude, elles ne peuvent plus la quitter sans inconvénient, au point qu'elles sont obligées de vaquer aux simples affaires de leur ménage.

On remarque en outre, chez elles, des symptômes hystériques très-prononcés; elles ressentent la boule et un sentiment de strangulation; leur humeur est ordinairement mélancolique et chagrine; elles pleurent fréquemment, et les plus légères contrariétés leur font plus de mal que les heureux événements ne leur causent de joie. Les anti-spasmodiques, comme l'ammoniaque, que l'on emploie à tort quand on ne connaît pas la cause de ces bizarreries, et dans les cas de défaillances dont on ignore aussi la cause, sont des exci-

tants, dont on se sert dans l'évanouissement pour réveiller la sensibilité nerveuse. Ils ne doivent pas être confondus avec les calmants, tels que l'opium, la thridace, etc., qui sont usités dans des cas opposés. On a souvent tort de ne tenir compte que des symptômes extérieurs et de négliger la cause de la maladie, ce qui arrive surtout à ceux qui ne sont pas chirurgiens.

TRAITEMENT.

Pour remédier à ces descentes de matrice, on employait d'abord des pessaires en bilboquet: c'était un anneau d'ivoire soutenu par trois tiges aboutissant à un pied, qui était attaché par des lacets autour du bassin. Les femmes qui en faisaient usage, ne pouvaient s'asseoir et avaient des excoriations au col de la matrice. On imagina ensuite des pessaires ronds en ivoire, qui devaient rester à demeure dans le vagin; ils n'avaient pas de pied, mais leur séjour prolongé provoquait souvent de l'inflammation, des ulcères et même des perforations du vagin et du rectum. Souvent on a dû recourir à des opérations chirurgicales pour les retirer. On a vu même des cancers de l'utérus se développer à l'occasion de leur séjour prolongé.

De nos jours, à cause de ces inconvénients, on en a fait en gomme élastique qui, en effet,

conviennent mieux que ceux d'ivoire, et qui offrent le double avantage de blesser moins et de pouvoir être extraits plus facilement. Aujourd'hui surtout on a beaucoup perfectionné la préparation du caoutchouc, et on n'est plus obligé de le mêler à de la térébenthine.

Les Anglais, pour le couler à leur gré et leur donner la forme qu'ils désiraient, le faisaient venir tout liquide et enfermé dans des vases; mais les chimistes français, ayant trouvé les moyens de le dissoudre, ont pu, en le liquéfiant, lui donner toutes les formes convenables.

Ces pessaires seraient beaucoup plus commodes si on pouvait en faire des cercles creux, car ils seraient plus élastiques; mais ils auraient toujours l'inconvénient de s'altérer assez aisément. Aussi le défaut suffisant d'élasticité et leur altération y ont fait renoncer M. Lallemand.

PROCÉDÉ DE M. LALLEMAND.

Le moyen simple et commode qu'il emploie est l'éponge, qui est un corps mou et élastique. Dans les cas peu avancés, on prend une éponge très-fine en godet, on la coupe convenablement et on la fait nettoyer avec de l'eau. Quand elle est humide, on la roule fortement entre les doigts de manière à la réduire à un quart de son volume. On l'introduit dans le sens qu'elle a été roulée, dans le vagin où on la déplisse. Il arrive que le

col de la matrice se loge dans le godet, dont les bords se déroulent autour de lui, et lui forment comme une doublure suffisante pour supporter tout l'organe.

Les femmes qui conçoivent voient leur descente de matrice cesser de se manifester après trois ou quatre mois de grossesse ; cela tient à ce que la matrice acquiert une ampliation qui ne lui permet plus de s'engager dans le détroit limité par les ischions et les pubis. La même chose existe quand on a placé une éponge, ou quelque chose d'analogue, dans le vagin.

Dans les cas de prolapsus de matrice très-avancés, on se sert d'éponges pleines qui offrent un peu plus de difficulté à introduire ; du reste, les malades ont bientôt appris à se les placer elles-mêmes.

Dès que la matrice est soutenue, tous les symptômes que nous avons énumérés cessent à l'instant ; la malade peut faire des marches très-longues et rester long-temps debout. Le soir, elle quitte cette éponge dans un bassin plein d'eau, et la replace bien propre le lendemain. Elle peut, en outre, tremper ces éponges dans des substances médicamenteuses liquides, astringentes ou aromatiques, comme eau de rose, etc. A l'époque des règles, elle peut garder la maison en quittant l'éponge, ou bien on la remplace plusieurs fois par jour, on la lave

dans l'eau tiède pour ne pas supprimer l'écoulement. Ainsi, la femme n'a pas l'inconvénient de se garnir de compresses, et les fonctions génitales peuvent être remplies.

Ces éponges finissent par devenir tellement nécessaires, que l'on a vu des femmes qui étaient devenues, par leur usage, en état de les quitter sans inconvénient, avouer qu'elles ne pouvaient pas plus s'en passer que de leur corset. Au moyen de ces éponges, elles peuvent danser, aller à cheval, en voiture, comme les autres femmes.

Pour explorer ces descentes de matrice, il faut que la femme soit debout; il faut aussi éviter de le faire immédiatement après son lever, pour que la descente soit plus sensible.

EMPLOI DES BAINS AROMATIQUES,
dans les cas d'atonie des voies urinaires.

Dans les cas d'atonie des organes génito-urinaires, d'hématurie, un des moyens qui a le mieux réussi à M. Lallemand, a été l'emploi des bains aromatiques.

Leur préparation consiste à verser de l'eau bouillante sur des plantes aromatiques; on recouvre soigneusement afin de laisser infuser jusqu'à une température convenable pour prendre le bain, et on ajoute un verre d'eau-de-vie qui dissoudra d'autres principes actifs; au sortir du bain, on fera des frictions avec de la flanelle.

Il faut se rappeler que ces bains ne produisent de bons effets que quand il y a absence de douleur et de tout signe d'inflammation. Dix ou douze de ces bains ont suffi pour guérir des enfants de 15 ans et même des jeunes gens de 22 ans qui pissaient au lit.

A cette occasion, nous rappellerons une observation qui se lie en quelque sorte avec notre sujet.

OBSERVATION.

Une demoiselle de 21 ans pissait au lit ; elle avait pris inutilement des bains froids, des ferrugineux, du quinquina, etc. M. Lallemand, consulté par la mère de la demoiselle, lui fit prendre des bains aromatiques qui la guérirent si bien, qu'elle put, au bout de quelques mois, contracter le mariage qu'elle avait toujours repoussé à cause de son infirmité.

Les bains aromatiques sont donc un moyen précieux dans les cas d'atonie des voies urinaires. Les urines, pendant leur emploi, sont alternativement claires et troubles ; il faut savoir suspendre ce moyen, parce que la couleur rosée des urines peut dépendre souvent de l'excitation produite par ces bains : sept à huit suffisent ordinairement.

Age de retour, soins qu'il réclame.

Dans nos climats, l'âge critique arrive ordinairement à 45 ou 50 ans. La cessation du flux menstruel s'opère presque toujours avec lenteur et s'annonce quelques mois, quelques années à l'avance par quelques signes avant-coureurs, tels que malaise, maux d'estomac, anomalies de la menstruation, qui laissent entrevoir à la femme le moment où elle aura assez vécu pour l'espèce et n'aura à vivre que pour elle.

Tantôt on voit les règles, après leur suppression, reparaître à des distances très-éloignées; d'autres fois elles sont plus rapprochées ou plus abondantes, quelquefois aussi il y a des pertes blanches, et toujours le sang du flux devient de moins en moins coloré avant de disparaître complétement. Certaines femmes alors prennent de l'embonpoint et voient disparaître les langueurs, les tourments produits par une menstruation irrégulière; mais le plus grand nombre ne jouit pas de ces avantages. Ainsi le tissu cellulaire qui dessinait voluptueusement des contours grâcieux disparaît, la peau se ride, la physionomie devient triste, les yeux sont pesants, les seins flasques et flétris; la femme n'est plus ce que tant elle voulait être, le temps (cet insigne larron) lui dérobe

ses charmes : beauté, souplesse, coloris, fraîcheur, physionomie ravissante, pouvoir de conquérir les cœurs, tout disparaît sans retour, et cette perte ne va pas sans soupirs ; elle cause à la femme des chagrins cuisants qui rendent souvent cette crise, avec raison appelée critique, périlleuse et féconde en phénomènes morbides.

C'est alors, en effet, que la femme est en proie à des maladies chroniques : on voit paraître en diverses régions du corps, surtout aux seins et aux organes génitaux internes, le cancer, le squirrhe, des polypes, des kystes, des ulcérations, des leucorrhées ; il survient aussi des frénésies, des apoplexies et autres affections qui minent la constitution de la femme et l'entraînent à pas lents au tombeau.

Les nombreux changements que la femme éprouve à l'âge de retour ne portent pas seulement sur le physique ; le moral a aussi sa part dans cette révolution. Les soins de la toilette, l'empressement à voler au sein des plaisirs (comme dit M. Dugès), font place au goût de l'ivrognerie dans la classe inférieure, et dans la classe aisée à celui de l'étude et de la dévotion, qui est pour la femme une ressource puissante qui la console de ses privations, en lui promettant un avenir plus heureux.

SOINS.

La femme qui est arrivée à l'âge critique doit s'entourer de toutes les précautions nécessaires : ainsi, elle se vêtira commodément et évitera toute compression sur les seins ; elle devra respirer un air pur : pour cela, on lui conseillera les promenades du matin dans la belle saison, ou de la journée dans les beaux jours d'hiver ; elle doit redouter l'oisiveté. Combattre les accidents pléthoriques qui se montrent souvent à cette époque, établir un exutoire qui remplacera l'évacuation périodique, si quelque organe important est menacé, voilà encore des règles à suivre en pareil cas. Un peu de vin, les aliments sains et pris en petite quantité, les végétaux, les fruits mûrs, les poissons de rivière, sont les mets que les femmes robustes devront choisir ; les femmes faibles, au contraire, prendront une nourriture plus substantielle, viande rôtie, volaille, poissons, un peu de vin vieux, tel que celui du Roussillon, de Terrats, etc. ; celle qui est nerveuse devra s'interdire toute boisson, tout aliment capable d'échauffer.

Les femmes devront encore se procurer des distractions agréables, chercher le calme de l'esprit et la tranquillité de l'âme : c'est alors que la médecine morale, maniée par des mains

habiles, produira des effets surprenants. Elles s'interdiront aussi tout ce qui peut exalter l'imagination, les jeux passionnés, les bals, les spectacles, la lecture des romans où elles trouvent des attraits qui leur échappent, et où les plaisirs sont peints pour elles sous de trop vives couleurs; elles ne devront pas non plus abuser des plaisirs de l'amour; en un mot, qu'elles soient sévères pour leurs passions, et elles seront récompensées par la conservation de leur santé.

FIN.

SERMENT.

En présence des Maîtres de cette Ecole, de mes chers condisciples et devant l'effigie d'Hippocrate, je promets et je jure, au nom de l'Être Suprême, d'être fidèle aux lois de l'honneur et de la probité dans l'exercice de la Médecine. Je donnerai mes soins gratuits à l'indigent, et n'exigerai jamais un salaire au-dessus de mon travail. Admis dans l'intérieur des maisons, mes yeux ne verront pas ce qui s'y passe; ma langue taira les secrets qui me seront confiés; et mon état ne servira pas à corrompre les mœurs, ni à favoriser le crime. Respectueux et reconnaissant envers mes Maîtres, je rendrai à leurs enfants l'instruction que j'ai reçue de leurs pères.

Que les hommes m'accordent leur estime, si je suis fidèle à mes promesses! Que je sois couvert d'opprobres et méprisé de mes confrères, si j'y manque!

Matière des Examens.

1er *Examen.* Physique, Chimie, Botanique, Histoire naturelle des médicaments, Pharmacie.

2e *Examen.* Anatomie, Physiologie.

3e *Examen.* Pathologie externe ou interne.

4e *Examen.* Matière médicale, Médecine légale, Hygiène, Thérapeutique.

5e *Examen.* Clinique interne ou externe, Accouchements, Epreuve écrite en latin, Epreuve au lit du malade.

6e *et dernier Examen.* Présenter et soutenir une Thèse.